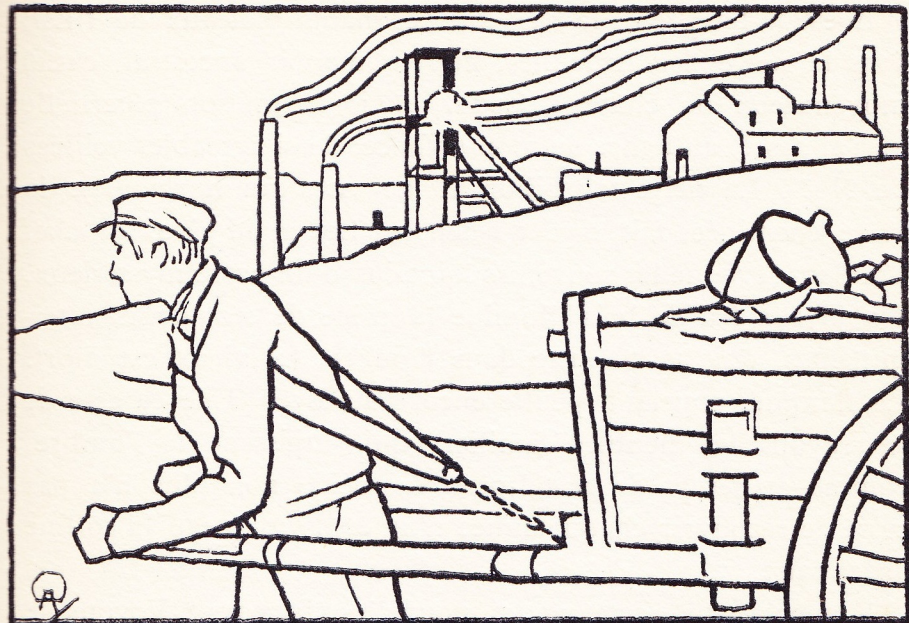


LE MARCHAND

DE CHARBON



A ERNEST BRASSINNE



LA veille de Noël ! Une jolie matinée d'hiver, un temps frisquet mais égayé de soleil et d'azur, une de ces journées qui font dire aux paysans de chez nous que

« Lorsqu'on a mangé les crêpes sur la chaussée  
On mangera les œufs de Pâques sous la cheminée. »

Bah ! qui sait ? Le temps est beau, le ciel est clair, le soleil brille et c'est Noël. Vive Noël !

Le pas du facteur martèle le pavé sonore. L'homme s'arrête à mon huis. Quelles nouvelles m'apporte l'impassible agent des Postes ?



Il est là-bas, tout là-bas, sur les hauts plateaux de l'Est, sous la neige des Ardennes, non le manoir ancestral, castel moyenageux ou château féodal, mais la maison paternelle où j'ai passé, au temps de mon enfance, de si agréables veillées de Noël. La neige tourbillonne. Le vent qui hurle dans la vaste cheminée, fait rage au dehors. Le grand-père, au chef branlant, évoque les souvenirs lointains d'un passé mystérieux. Un joyeux feu de bois illumine la pièce de ses lueurs intermittentes, puis tout rentre dans l'ombre. Le vieux est mort. La flamme, pourtant, pétille encore au foyer. Elle caresse de ses rayons les meubles familiers qui surgissent de l'ombre, comme au temps de grand-père. La neige non plus n'a pas cessé de recouvrir chaque année d'un épais manteau la colline ardennaise.

M'apportes-tu, facteur, des nouvelles du pays ? Voyons le timbre. Bon, c'est de Liège. Que me veut-on ? Ah ! facteur, en as-tu déçu de ces cœurs anxieux ! As-tu fait couler assez de larmes ! Par quel sortilège as-tu pu tenir tant de deuils dans cette petite sacoche ? Facteur aux muscles d'acier, au cœur de pierre, si tu as semé la ruine et la douleur à pleins bras, tu as, d'un geste égal, parfois transmis un doux penser, un rayon d'espoir, un verbe d'amour, et ceci rachète cela. Noël ! C'est Noël, facteur ! Voyons ta lettre.

Ah mais ! En voilà une bien bonne. Merci, par exemple. Je n'irai pas. — C'est net..... Si j'y allais... ? Je relis :

Sins fate, ci cop cial, vos vinrez  
 Passé les matenne à Noyé.  
 Nos magn' rans st' ine crohyante bouquette  
 A boûr et à l'hôle di navette ;  
 Coesse, tripe et dresseye di pourçai ;  
 Ine maie robette comme on p' tit vai.



Et ce beurans n' saqwante-ès boteie,  
Vos qu' est si foirt so l' glotin 'reie ! (1).

Maurice des Ombiaux, pourquoi votre livre est-il là, sous ma main ? Le manuel du parfait buveur de bourgogne ! Je ne suis ni parfait, ni buveur de bourgogne. Je garde votre livre. Je l'empoche votre livre... Je n'irai pas à Liège.

Hélas ! une heure plus tard, je franchissais les plaines marécageuses de la périphérie bruxelloise. L'hiver compatissant avait jeté sur cette horreur sa housse claire que le soleil piquait de ses rayons. A nous deux, Maurice. Que m'importent Louvain, qui journallement s'industrialise davantage, et les petites maisons de Tirlemont qui, sous leur calotte rouge, ouvrent leurs fenêtres proprettes par où les façades blanches, plus blanches que la neige, regardent curieusement filer les trains ? A Landen, où meurt la glèbe flamande, voici que s'affirme la terre wallonne, terre féconde et docile. Voilà Liège, enfin, accueillante et hospitalière. Du Haut-Pré, le regard passant par dessus le ravin de Sainte-Marguerite découvre le quartier du Nord.

Le soleil a pâli. La Meuse, recueillie, reçoit, comme un pieux hommage, ses derniers rayons, au pied de ce coteau de Sainte-Walburge où les six cents Franchimontois dorment

---

(1) TRADUCTION LITTÉRALE :

Sans faute, ce coup-ci, vous viendrez  
Passer les matines (réveillonner) à la Noël.  
Nous mangerons une croquante bouquette (crêpe).  
Au beurre et à l'huile de colza ;  
Côtes, boudin et panaché de viande de porc ;  
Un mâle lapin comme un petit veau.  
Et boirons-nous quelques bouteilles,  
Vous qui êtes « si fort sur » la bonne chère !



leur dernier sommeil sous les cendres éparses des héros de 1830 ! Là-bas, sur la gauche, les collines du Thier où s'élevait le vignoble liégeois. La vigne a disparu. Le Thier continue ses faveurs. C'est lui qui fournit ces asperges blanches, grasses, tendres, succulentes, exquisés et fondantes. C'est encore là que mûrissent ces fraises juteuses et parfumées, l'énorme « Triomphe de Liège », la « Saint-Lambert » plus petite, rouge et musquée, « triomphe du monde » affirment les Liégeois gasconnant.

Je ne sais si vous avez connu le temps où la rue des Guillemins, bordée de terrains vagues, prolongeait son allée de platanes jusqu'aux marronniers d'Inde qui bordaient le cours de la Meuse ? Un pont tournant commandait l'entrée de l'île de commerce : le jour, champ de bataille des gosses ; propice, le soir, aux rêveries sentimentales, au sommeil des sans-gêne. La Meuse alors.....

Un cri bref : « *A houille !* » Puis, dans un rugissement guttural, prolongé comme les grondements de la foudre : « *Les belle ès gayette... à on quart di franc... li seyai !* » (1) Et ce cri, claironné à pleine voix, s'enfle en clameurs de fanfares.

Je m'arrête un instant, me retourne à peine et, pour me garer d'une quarante chevaux, je risque de choir sous les pieds d'un cheval attelé à une charrette de charbon.

Ah ! le vocabulaire riche, sonore, varié, savoureux ! Cela ne vous flatte pas de vous entendre dire — en wallon — que vous êtes aussi intelligent que le Bon Dieu est puissant. « Vous confondez d'être bête », poursuit la voix vengeresse. « Vous partageriez l'avoine de mon cheval. »

Mais quoi ? L'orateur suspend le cours de ses imprécations,

(1) A la houille ! Les belles gaillettes à un quart de franc le seau.

se précipite vers moi qui l'attends de pied ferme, puis tout à coup, les talons rapprochés, la tête haute, le petit doigt sur la couture du pantalon, élève la dextre à la hauteur du front, exécutant un magistral salut militaire.

— Pardon, excuse, Monsieur Banneux, « je ne vous avais pas remis ».

— Ce n'est pas une raison pour...

— N'en parlons plus, Monsieur Banneux. « Comptez que je n'ai rien dit ».

— Mais, mon ami, qui donc êtes-vous ?

— Vous ne me « remettez pas ? »

J'ai beau scruter ma mémoire, évoquer les images d'autrefois ; non, vraiment non, je ne le « remets pas ».

— Ainsi, vous ne reconnaissez pas Lambert ? Lambert Pimaye ? Nous étions voisins quand je « servais » au deuxième guides. Avez-vous oublié l'ordonnance du capitaine M. ? Oui, c'est moi qui vous parle. Quand je chantais, à la soirée : « Lèyîz-me plorer » ou « L'avez-ve vèyou passer ? » et que vous m'offriez un cigare pour prix de mes chansons ?

— Mon pauvre Lambert !... *Quantum mutatus*, ce qui signifie : Comment voulez-vous que je reconnaisse, sous l'étrange costume qui vous habille, le sémillant cavalier du deuxième guides ? Sans doute, vous portez encore le manteau à pélerine, mais une casquette en poils de lapin, si elle vous est plus utile, vous coiffe moins bien que le coquet bonnet de police ou le colback poilu.

Comment identifier ces deux personnages ? Lambert, le faraud, dont les cheveux soigneusement pommadés soutenaient le bonnet de police, gracieusement incliné vers l'oreille ; Lambert dont la superbe moustache se relevait, sous le cosmétique, en pointes conquérantes ; Lambert dont le pantalon à bandes, taillé en drap d'officier, moulait les formes sculpturales ; Lambert



dont le buste se cambrait si harmonieusement sous l'élégant dolman. Ah ! le joli cavalier. Solide en selle, emporté au trot rapide de l'alezan du capitaine, la tête fière, l'œil vif, le torse droit, souple, élancé, que de fois, en le voyant, j'enviai cette vision de jeunesse, de force et d'avenir. Et comment reconnaître le brillant centaure dans l'être hirsute que j'avais sous les yeux ? Chevelure en broussailles, visage poisseux de charbon où les yeux brillent comme des escarboucles, où la blancheur des dents tranche sur le noir de la peau, mains calleuses, malpropres et grossières. Mais l'âme n'a pas changé, le cœur est resté le même, ardent, généreux, prêt à tous les sacrifices comme à toutes les folies. Sous la tunique poussiéreuse comme sous l'élégant uniforme, l'âme wallonne palpite, le cœur liégeois vibre, et je réponds chaleureusement à l'étreinte cordiale de la main vigoureuse.

Lambert avait déjà chargé un camarade de reconduire son cheval et d'avertir sa femme qu'il rentrerait en retard. Ce n'était pas la première fois.

— Monsieur Banneux, depuis le temps ! Nous irons boire la goutte !

J'étais loin du bourgogne espéré.

La goutte ! Deux Liégeois se rencontrent : Ce qu'il fait chaud ! Nous irons boire la goutte. — Quel temps de chien ! Il fait un froid de loup ! Nous irons boire la goutte. — D'où vous vient cette mine réjouie, cette face souriante ? Tais-toi, je suis si heureux ! Allons boire la goutte. — Mon pauvre ami, vous paraissez soucieux, triste, préoccupé. Ne m'en parlez pas, j'en suis tout remué. Allons boire la goutte. C'est à croire que ces gens-là ont été, comme ils le disent, *sevrés avec un hareng*.

Les Liégeois ont, comme les autres, le gosier tortueux. Cela ne les empêche pas d'avaler droit.

— Et alors, cela va bien, Lambert ?

— Mais oui. On n'a pas à se plaindre. Je ne regrette qu'une chose : Mes vingt ans et le service militaire. J'avais « une bonne carotte ». J'ai vécu, comme on dit ici, « sos blanc peus ». Ma mère m'a toujours dit que j'étais venu au monde « un jour qu'il pleuvait des roses ».

» En rentrant du service, j'ai voulu reprendre mon métier d'armurier. Mon père était platineur. J'avais appris sa partie. J'étais aussi monteur à bois. Mais que voulez-vous ? Je ne pouvais plus vivre courbé sur mon étau. Je n'avais plus la patience minutieuse de l'armurier liégeois. Il me fallait le grand air, la vie au dehors, le mouvement de la rue et ma bonne amie « était dans le commerce ».

» Pour me rapprocher de « mon cœur », je me suis mis dans les affaires. Et puis, s'il faut tout vous dire, j'avais pris, à l'armée, le goût du cheval. On s'attache, voyez-vous, à ces bêtes-là. Savez-vous bien que j'ai pleuré, en embrassant mon pauvre Bijou, le jour de ma libération ? J'avais beau crier : Vive la classe ! Je regrettais mon capitaine et ma bonne bête de cheval. Alors, j'ai acheté un petit poney hors d'âge, un peu dressé, mais qui restait « propre dans les pattes ». Court, trapu, râblé, franc de collier et courageux, il se serait déferré des quatre pieds plutôt que de renâcler.

— Vous possédiez donc des économies ?

— Mais non. Je travaillais avec mon père.

— Vous avez acheté votre attelage à crédit ?

— Pas si sot. Ignorez-vous que le soldat belge touche, à sa libération, une partie de la rémunération de milice. C'est avec cette somme que j'ai pu « m'atteler ».

» Il y avait près de chez nous une brave vieille femme qui, tous les jours, se rendait au marché de la place Cockerill. Elle y emplissait sa petite charrette à bras de légumes de la saison. Rentrée au logis, elle buvait une tasse de café bien



chaud, disposait son éventaire et rentrait, dans l'après-dîner, avec sa recette.

— Alors ?

— Alors, comme je ne suis pas plus bête qu'un autre, sans reproche, j'ai voulu faire comme elle.

— Et cela vous a réussi ?

— Oui, à me « faire manger de l'argent ». « Ma femme à devenir » me l'avait bien dit : je ne convenais pas pour ce genre de commerce.

— Il faut, en effet, des connaissances spéciales, que vous n'avez pu acquérir, ni à l'armée ni dans l'armurerie.

— Vous l'avez dit. J'allais, vers trois heures du matin, au marché qui, à ce moment, battait son plein. Je n'ai jamais compris comment s'établissaient les cours des denrées. Mais j'ai toujours remarqué que toutes les maraîchères demandaient le même prix.

» Il est vrai qu'elles sont si « macralles » (sorcières).

— Vous étiez plus galant, à l'armée, Lambert.

— Je ne dis pas non. Mais les femmes, voyez-vous, quand elles sont dans le commerce, ont sept tours de plus que le diable.

— C'est pour votre femme que vous dites cela ?

— Pour elle, comme pour les autres. Ne vous y frottez jamais aux femmes du marché. Elles vendent tout « à poids d'or ».

— Et vous-même, vous tâchiez aussi de vendre votre marchandise un peu plus cher que le prix coûtant ?

— Il ne faudrait pas connaître les ménagères liégeoises pour se flatter de leur faire croire « que les poules pondent sur les saules ». Quelle race ! Jamais contentes ! Elles déprécient la marchandise, elles la tournent et la retournent dans leurs pattes.

— Oh ! Lambert.

— Oui, dans leurs pattes. Les oignons sont trop mous ; les carottes sont trop dures ; les poireaux sont trop verts ; les choux ne sont pas serrés. Bref, c'est à les envoyer pour « le laid Wathy » (fossoyeur).

» Je travaillais comme un chien, et j'y aurais « laissé les muscles de mes bras. » Et puis, ce n'est pas un métier qui convienne à un homme. Il leur fallait tout pour rien.

— Vous étiez averti. Vous voyez, Lambert, qu'il fait bon écouter les femmes.

— Peut-être bien, oui, quand elles ont raison.

» Pour « couper plus court », j'ai changé de profession. J'ai lâché l'alimentation pour l'éclairage.

— Vous vous êtes fait gazier ?

— Jamais de la vie. Un beau matin, j'ai transformé avec un menuisier de mes amis, mon petit véhicule en charrette à tonneau. « J'ai fait des marchés », avec un marchand de pétrole en gros.

» J'avais l'équipage ; j'ai acheté un entonnoir, des mesures pour trois francs, un bon robinet à clef en laiton pour trois autres francs, sur la Batte. J'étais dans les huiles...

— Y voyiez-vous plus clair ?

— Dommage ! C'est quand même un fichu métier. En route par tous les temps, et une sale marchandise donc ! Mes vêtements étaient toujours huileux. Je devais, le soir, les suspendre à la porte. Ça sent mauvais. « Je me plaisais si mal ! »

— Je le comprends. Pourtant, mon pauvre ami, le charbon...

— Ce n'est pas la même chose, savez-vous.

— Et le métier rapportait ?

— Voici. J'achetais le pétrole au poids, à vingt francs les cent kilos. Un ancien chef de chez nous « qui fait boutique », m'avait expliqué que le poids spécifique du pétrole — voilà



un mot d'un demi-franc — était quatre-vingts (1). Cela veut dire que cent litres de pétrole pèsent quatre-vingts kilos. J'en étais arrivé à vendre mes dix tonneaux de pétrole par semaine.

— Vous deviez gagner de l'argent ?

— Attendez. Le litre de pétrole me coûtait donc seize centimes et je le revendais...

— Vingt, sans doute.

— Ben oui, que faites-vous de la concurrence donc ?

» On voit bien que vous n'êtes pas dans le commerce, vous, Monsieur Banneux.

» Je vendais le litre de pétrole au prix coûtant, à seize centimes.

— Ce n'était pas la peine de vous déplacer.

— Minute. Je vous ai dit que je vendais dix barils de pétrole par semaine.

— Oui, et vous les vendiez au prix coûtant.

— Le pétrole, c'est vrai. Mais je revendais le fût vide à cinq francs.

— Cela change l'histoire.

— Ci, cinquante francs pour Bibi. Mais on n'a pas été soldat pour rien. Quand je servais mon client, j'avais soin de tenir la mesure le plus loin possible du robinet. La chute du liquide déterminait une certaine effervescence ; grâce à l'émulsion du liquide...

— Et à la capillarité.

— Comment dites-vous cela ? Connais pas. Ce que je sais bien, c'est que j'arrivais ainsi à « retrouver » de six à sept litres par fût. A seize centimes, cela faisait un franc douze par baril, onze francs vingt par semaine. C'était presque assez pour nourrir mon cheval.

---

(1) C'est plutôt 78.

- Et aussi pour charger votre conscience.
- Oh mais, dans le commerce, ce n'est pas la même chose. On dit toujours ici : « Un peu qu'on gagne, un peu qu'on chipe. »
- Ce n'est pas très moral.
- Non. Tout de même, on s'en aperçoit ; cela fait du bien ; « il n'y a si peu qui n'aide. »
- Alors, vous pouviez économiser quelque argent ?
- Si vous voulez. — Mais il y a des frais. Quand on fait commerce, n'est-ce pas, c'est comme le dit ma femme, il faudrait bien trois bourses.
- Comment cela ?
- Une grande, pour payer ses marchandises ; une autre, pour ses petits frais et ses mauvais clients ; une troisième, une toute petite, celle-ci, pour y mettre son bénéfice.
- Quels frais aviez-vous ?
- On ne peut pas battre le pavé, toute la journée, sans se mettre un peu d'huile dans le gosier. Et puis, « commerce fait commerce » ; on doit « reconnaître ses clients ». Vous entrez dans un café où vous fournissez ; vous y trouvez le patron, quelquefois « on tombe sur des connaissances » ; on en est tout de suite à quelques « tournées ».
- Cela n'est pas indispensable.
- Ecoutez, Monsieur Banneux. Je ne suis pas riche, mais je n'ai jamais « fait moins que mon camarade ». Quand on m'offre un verre, j'en paye un second. C'est la mode ici, voyez-vous ; c'est bon « sur le flamand » que l'on boit pour « soi, tout seul ». Ici, on paye « tous égal », chacun sa tournée.
- Et elles sont nombreuses !
- C'est comme cela tombe. Ensuite, on « laisse tant d'argent dans les gens ».
- Vous faisiez donc crédit ?
- On ne saurait faire autrement ; il faut être « appris ».



Vous avez mesuré votre pétrole, vous l'avez versé dans le récipient que tient la ménagère. Vous ne pourriez pas le remettre dans le tonneau, n'est-ce pas ? Avec le charbon, c'est plus facile : on renverse le seau dans la charrette. L'une avait oublié son porte monnaie ; pour ne pas remonter « jusque dans ma chambre », je vous paierai demain, marchand. L'autre ne voulait pas « changer sa pièce » (de cinq francs). Puis, c'était à cause du mois de loyer, ou parce que l'homme avait « fêté » (chômé), ou pour les pâques (la 1<sup>re</sup> communion) de la petite, ou parce que c'était « la quinzaine de trois semaines », ou encore que c'était « le peneu samedi », celui entre deux samedis de paye.

— On vous payait, tout de même, finalement ?

— Quand on ne l'oubliait pas.

— Vous retrouviez vos clients le lendemain, ou les jours suivants ? j'imagine.

— Parfois ; parfois aussi, on déménageait à la cloche de bois.

» Ensuite, les meubles, c'est comme « Marcachou (1) » disait, en transportant tout son mobilier dans une cuvelle : C'est seulement quand l'on déménage que l'on voit tout ce qu'il y a dans sa maison.

— Pourquoi ne repreniez-vous pas votre ancien métier qui, lui au moins...

— Je vous l'ai « encore dit ». Mais comme j'étais toute la journée dehors — qui reste chez soi n'apprend jamais rien — j'ai trouvé « un bon demi-doux » à qui j'ai revendu cheval, charrette et tout le bazar, argent comptant. J'ai fait un bon marché. J'avais tout de même un peu d'argent « sur le côté », ce qui, avec le prix de mon attelage et la reprise de mon

---

(1) Type local, pêcheur renommé.

commerce, représentait, « sans reproche », dix beaux billets (mille francs).

— Ce n'était pas si mal, comme mise de fonds.

— Alors on s'est marié. « Je l'avais toujours reculé. »

— Pourquoi ?

— Parce que tout le monde dit ici qu'il est toujours temps de se marier une demi-heure avant de mourir, car l'on a encore quinze minutes pour s'en repentir.

— Et c'est à Liège que l'on dit cela ?

— A Liège, et partout, allez.

— Vous avez déjà eu, vous, Lambert, bien des quarts d'heure de repentir ?

— Non, pourtant. Si c'était à refaire, je « resignerais encore des deux mains ».

— A la bonne heure !

— Oui, c'est depuis mon mariage que j'ai su « ce que c'était de vivre ».

» On s'est marié le samedi. Ma belle mère avait cuit un jambon ; on a mangé une bonne « doreye », une tarte aux pommes avec une tasse de « café gras », pas de celui qu'on voit « Napoléon au fond de la jatte ». On a bu deux litres de peket et un litre de cognac.

— Et l'on est parti en tour de noces.

— Oh oui ! Trois fois le tour de la chambre.

» Mais ma femme est une fine mouche ; elle m'a conseillé de vendre du charbon.

— Pourquoi du charbon, plutôt qu'autre chose ?

— Parce qu'elle avait sa clientèle faite dans l'article. Ma femme habite en plein centre ; elle a deux places au rez-de-chaussée et une cave.

— Et que fait-elle ?

— Elle a trois cordes à son arc. Elle vend de l'eau bouillante,



elle fabrique des fagotins et, en plus, débite du charbon que je lui amène dans sa cave.

— Mais au centre de Liège, tout le monde achète le charbon par voiture.

— C'est ce qui vous trompe. Est-ce qu'à Bruxelles, il n'y a pas aussi, au centre de la ville, de petites rues étroites et misérables ? Croyez-vous que ceux qui vivent là dedans, roulent sur l'or ?

— C'est vrai.

— Eh bien ! c'est la même chose à Liège.

» Soyez tranquille, ma femme fait bien ses affaires.

— Et vous, les vôtres ?

— Cela va à moitié.

— Combien pouvez-vous gagner, par jour ?

— Cela dépend, n'est-ce pas. Ine roye di crâs, ine roye di maigue (1).

» J'ai racheté une charrette et un cheval. C'est celui que vous avez vu tout à l'heure.

— Une robuste bête.

— Et courageux donc ! Jamais fatigué. Et un mangeur ! Ce n'est pas lui qui « laisserait l'avoine dans le bac ».

» L'ardennais, voyez-vous, Monsieur Banneux, c'est le roi des animaux.

— Merci, Lambert.

— Oh ! ce n'est pas pour vous ce que j'en dis ; nous parlons cheval.

— J'entends, mon ami.

— C'est un véritable ardennais, vous l'avez vu, bien membré, une grosse tête, des oreilles bien droites, toutes petites. Ces petits cailloux-là, « ce n'est pas à déchirer ». Quand je

---

(1) Une ligne de gras, un trait de maigre.

l'ai acheté, à la foire de la Toussaint, il ne « tenait pas pièces ensemble ». Je l'ai renourri, je lui ai donné des carottes « pour ravoir son poil » et, aujourd'hui, je ne le lâcherais pas pour deux cents francs de bénéfice.

— Combien vous a-t-il coûté ?

— Vingt-cinq Napoléons. Il les valait, savez-vous. « Je ne suis pas au monde d'hier et je me connais dans les chevaux ».

— Parbleu, quand on a servi aux guides !

— Oh ! ce n'est pas l'éclair. Ce n'est pas ce que l'on appelle, au régiment, un cheval de forêt ; mais c'est un bon serviteur, qui ne rue ni ne mord et qui « reste aux portes ». Et intelligent ! Il ne lui manque que la parole. Il tire comme un homme.

— Vous aimez les chevaux !

— Mieux que ma femme.

— Lambert !

— Ben sûr, j'aime mieux mon cheval que ma femme ne l'aime.

— Allons, tant mieux ; j'avais mal compris.

— Pourtant c'est clair.

— Comment donc, c'est même limpide.

» Et votre charrette ?

— Je l'ai achetée de rencontre, mais elle est comme neuve ; aussi, je n'ai pas hésité à en donner deux cents francs. Les rais en acacia, le moyeu en cœur de hêtre, les côtés en chêne, c'est une charrette « qui a pieds et mains », « roulante », bien équilibrée, et un essieu « à double patent ».

— Vous êtes bien monté à ce que je vois.

— Quand on fait quelque chose, on n'en a ni plus, ni moins ; il ne faut jamais gâter l'omelette pour un œuf. Il faut ce qu'il faut, n'est-ce pas !

— C'est parler comme un livre.

— La camelote, c'est la camelote, on n'est jamais « hors



du charron » ; quand on veut du bon, il faut savoir le payer : on n'a jamais eu de la soie au prix du coton.

— De mieux en mieux.

— Tenez, je me suis laissé faire un harnais qui m'a coûté trente pièces (cent cinquante francs) ; mais c'est du cuir, et c'est cousu à la main. On en a « pour sa vie ». Et puis, quand on est harnaché avec des ficelles, on n'a pas de goût. C'est si « fort je veux, je ne peux ».

— Néanmoins, pour conduire du charbon...

— Même pour conduire du fumier, Monsieur Banneux. « Celui qui n'est pas fier sur soi, il n'y a rien à faire ».

— C'est vrai.

— Et Lambert surprend le regard, malicieux, qu'involontairement je jette sur son accoutrement.

— « N'ayez aucune peur, allez ! » Quand je serai rentré, je me débarbouillerais des pieds à la tête ; je serai comme un sou neuf, « une fois mis sur mon trente-six ». Vous vous demanderez si l' « on m'a soufflé hors d'une buse ».

— Vous êtes donc content ; cela marche ?

— Pas mal. On n'a rien sans rien. Il faut se donner de la peine, pour vivre.

— Mais c'est le cheval qui travaille, si je ne m'abuse.

— Et moi pas, alors ? Il faut « se calculer tout mort » pour joindre les deux bouts et faire honneur à ses petites affaires.

— Somme toute, votre métier n'est pas si pénible.

— J'aurais tort de me plaindre. « Cela va encore à moitié. »

— Pendant combien d'heures travaillez-vous ? Vous me semblez réaliser l'idéal à la mode : les *Trois Huit*.

— Hélas ! Le soir, vers quatre heures, j'attelle Coco, et nous allons jusqu'à Jemeppe.

— A Jemeppe ?

— Sûr. Les charbonnages d'ici aux alentours sont syndiqués ;

ils vendent le charbon à vingt-deux francs, tandis qu'à Jemeppe je l'achète à vingt francs les mille kilos. Je charge, en hiver, de douze à quinze cents kilos. Vous voyez qu'il faut être bien outillé.

— Et vous payez comptant ?

— Naturellement. Au charbonnage, ce n'est pas comme au cabaret « où la craie n'enfonce pas la muraille ».

— C'est loin, Jemeppe ?

— A dix kilomètres au sud-est de Liège.

— Vous pouvez franchir cette distance en une heure ?

— Oui, mais je n'aime pas « à chasser mon cheval ». Il faut le temps qu'il faut. « Il y a plus de jours que de semaines. »

— Je reconnais bien là vos bons sentiments.

— Et quand on est là, c'est « comme à confesse » : à chacun son tour.

— Vous êtes nombreux ?

— « C'en est tout pur ». On dirait qu'on les pourchasse. C'est comme si « l'on donnait la marchandise pour rien ».

— En attendant ?

— On cale sa charrette, on met la couverture au cheval et l'on va boire la goutte.

— Encore !

— Dame ! Que ferait-on d'autre ?

— Et si un concurrent, plus vigilant, prenait votre tour ?

— Il n'a « jamais grandi personne pour me mettre le manche ». « On a l'œil quelqu'un. » Quand arrive mon tour, je suis là, « en chair et en os, comme saint Amadou ». Je passe à la bascule, avec ma charrette à vide ; je laisse dessus tout ce que je puis.

— Dans quel but ?

— Afin qu'elle pèse davantage. Quand « je suis chargé », je repasse à la bascule ; j'enlève tout ce qu'il est possible



d'enlever et je parviens ainsi à gagner trente ou quarante kilos de charbon.

— C'est un vol, cela, Lambert.

— Taisez-vous, allez, Monsieur Banneux. « Où irait-on donc? »

— Mais enfin?

— Ils gagnent toujours assez « sur nous autres ». « Ils ont plus facile de « ramasser » cent francs que nous autres dix centimes. » Quand je suis chargé, je reviens à Liège et je remise la charrette jusqu'au lendemain.

» Le matin, à cinq heures et demie, je soigne mon cheval, je lui donne à manger et à boire, je l'étrille consciencieusement, je lui graisse les sabots et j'attelle après avoir copieusement déjeuné.

— De quoi, s'il vous plaît?

— Oh! d'une grasse fricassée : un morceau de lard, comme ma main, pas de celui d'Amérique, mais du lard du pays, brûlé à la paille, rayé — gras et maigre —, et un œuf, ou parfois deux lorsqu'ils ne coûtent pas trop cher. Avec cela sur l'estomac, « on peut aller contre la bise ». Je pars vers six heures et demie pour commencer ma tournée.

— Elle est longue?

— Cela dépend de la vente. Arrivé dans le quartier que « je fais » ce jour-là, j'arrête mon cheval au milieu de la rue, et de ma plus belle voix — vous la connaissez, n'est-ce pas? — je lance gaiement mon appel vigoureux : « A houille! à houille! les belle ès gayette, à on qwart di franc, li seyai! » Et j'attends la pratique.

» J'oubliais de vous dire que pendant mon déjeuner, ma femme ne perd pas son temps. Elle asperge généreusement le chargement. Elle lance sur le charbon des seaux d'eau « à bras tendu ». Cela fait du poids.

— C'est très mal, cela, Lambert.

— Pourquoi ? Mais c'est rendre service aux gens. Si le charbon était sec, il brûlerait plus vite.

— Les ménagères se chargeraient cependant bien elles-mêmes du mouillage.

— Bah ! « N'en meurt que le plus malade. » « On ferait plus de mal avec une hachette. »

» Je suis connu, j'ai mes pratiques. A mon appel, elles s'empressent, elles se hâtent. Elles bavardent comme des pies, elles se disputent la première place, mais, « comme Marie au vinaigre, » je connais mes clientes. Pendant qu'on se chamaille, d'un côté les commères ne se font pas faute de grappiller mon charbon. Mais, halte ! savez-vous.

— A combien le leur vendez-vous ?

— A vingt-cinq centimes le seau.

— Cela représente, en poids ?

— Environ huit kilos. Cela vous étonne ? Ah ! si l'on voulait, on pourrait « faire entrer » dix kilos dans un seau de cette dimension. C'est que « tout est métier ». Au début, j'emplissais mon seau, sans précaution. Mais ma femme, à qui je me plaignais de l'insuffisance de mon bénéfice, a trouvé le joint.

— Elle a le génie des affaires, votre femme.

— Elle a rempli elle-même le seau, taré préalablement. Après quelques essais, elle a réussi à le remplir avec huit kilos. Ce n'est qu'un tour de main.

— Et ce que l'on appelle une tromperie sur la quantité.

— Si c'était un autre que vous, Monsieur Banneux, qui me dirait ça « à deux doigts de mon nez », il aurait déjà « mes cinq loques sur son visage. »

— Vous reconnaissez pourtant...

— Je reconnais ceci : j'annonce un seau de gaillettes pour



vingt-cinq centimes ; en échange de l'argent, je fournis le seau promis. On est quitte.

— Le seau contient huit kilos, ce qui fait à la tonne cent vingt-cinq seaux qui, vendus à vingt-cinq centimes, produisent trente et un francs vingt-cinq. Bénéfice : onze francs vingt-cinq aux mille kilos et seize francs quatre-vingt-huit à la voiture. Ce n'est pas mal, sans compter le mouillage et la fausse tare qui représentent bien deux francs.

— Il faut bien cela.

— Je m'étonne cependant de ce que vous puissiez maintenir les cours à ce taux élevé, en présence de la concurrence que vous disiez tout à l'heure être très acharnée.

— Il en est qui vendent à meilleur compte. S'ils veulent aller « à Reckheim en musique », c'est affaire à eux. Ils ne calculent pas, ces gens-là. J'ai fait comme eux, dans le temps. « J'aurais mangé le château de Chokier » en continuant ainsi.

— Comment font les autres ?

— Ils mangent plus de pain noir que de blanc. Que voulez-vous ?...

» J'ai pris dernièrement la goutte avec un collègue. Il a, lui, une petite charrette qu'il loue à raison de un franc cinquante par jour. Il charge à peine six cents kilos. Il ne pourrait aller à Jemeppe, c'est trop loin. Force lui est donc d'acheter son charbon à Liège et de le payer au charbonnage — syndiqué — à raison de vingt-deux francs les mille kilos, soit treize francs vingt la charrette. Il tire de sa charrette soixante-six seaux de neuf kilos ; à vingt-cinq centimes le seau, cela lui rapporte seize francs cinquante. Il a de cette façon seize francs cinquante moins treize francs vingt, moins un franc cinquante, soit un franc quatre-vingts pour vivre. C'est du commerce, cela ? En ne donnant que huit

kilos, il « retrouverait » neuf seaux et gagnerait ses quatre francs.

— Est-il marié ?

— Non, heureusement. Mais, je le lui ai dit, s'il veut continuer son commerce et faire honneur à ses petites affaires, il faut absolument qu'il arrive à débiter au moins mille kilos par jour. Pour quinze ou vingt francs, il achètera un bon chien et pourra se fournir à Jemeppe. Il y en a d'autres que lui. Hier encore, j'ai « donné un coup de trait » à un vieux qui traînait avec son chien ses mille kilos. Tout cela, c'est bon quand le chemin est sec. Quand il pleut, que le pavé est glissant, « on en voit son père ».

— Et par la neige ?

— On n'en sort plus. Déjà, lorsque la chaussée est détrempée, « on n'a plus de pied ». Les routes, chez nous, sont recouvertes d'un enduit gras, formé de poussier de charbon. Alors c'est tuant. Hier, bien qu'il gelât ferme, le malheureux était tout en nage.

— Il faut, me paraît-il, disposer d'un cheval pour exercer le métier d'une façon lucrative.

— C'est mon avis. D'autres ne le partagent pas. On voit des marchands qui attèlent deux, trois et même quatre chiens.

— Que peuvent-ils charger ?

— Autant que moi-même. Mais c'est encore un mauvais calcul. La nourriture d'un chien coûte journellement cinquante centimes : un demi-pain de cheval : seize centimes ; viande de cheval : vingt-cinq centimes ; pommes de terre et graisse : dix centimes. Quatre chiens consomment donc pour deux francs.

— Il est plus avantageux de nourrir un cheval.

— Assurément. Et puis, le chien sent mauvais quand il est mouillé ; le chenil répand une mauvaise odeur ; les bêtes aboient toute la nuit. On attelle deux chiens à l'essieu, sous



la charrette ; ceux-là, au moins, sont à l'abri du mauvais temps. On attache ensuite un chien à chacun des brancards, l'homme soutient les bras et tire à l'aide d'une bricole.

— C'est, en effet, bien fatigant.

— D'autant plus que le chien, bien nourri, est vif, ardent, qu'il court plus qu'il ne marche et que l'homme, pour ne pas décourager ses bêtes, est obligé de prendre et de garder lui-même l'allure du pas accéléré.

— Tandis que vous...

— A l'aller, je m'installe commodément dans ma charrette et roulez... Parfois, au retour, je me juche sur le charbon ; ce n'est pas ce que je pèse ! Ou, quand je trouve un copain, on revient en faisant la causette.

— N'est-ce pas plutôt pour « faire les chapelles » que la causette ?

— Pour les deux.

— En somme, vous devez être assez satisfait. Vous gagnez dix-huit francs par jour, soit six mille cinq cents francs l'an. Ce n'est pas au Ministère que l'on peut gagner cela.

— Oh ! pour ce que l'on y fait !

— Vous avez la goutte peu aimable.

— Vous, « c'est à part ».

» Mais vous parlez de dix-huit francs par jour ; d'abord, c'est bon l'hiver. Pendant tout l'été, je continue le métier, bien que la vente soit réduite, pendant les chaleurs, de près des deux tiers.

» L'hiver, j'ai toute une clientèle de gens qui, habitant à l'étage, ne disposent pas de caves. Je dois monter leur sac de charbon, au second ou au troisième. Si les souliers sont boueux, on est reçu « comme un chien dans un jeu de quilles ». On ne peut pourtant pas marcher sur sa tête. N'empêche que cela se paie bien. Je vends le sac un franc cinquante ;

on y met le moins de charbon possible. Malheureusement, il faut tout de même dépasser les quarante kilos. En été, ces ménages utilisent un réchaud pour faire leur petite cuisine.

» Force m'est de gagner en hiver de quoi vivre en été, car mes frais sont les mêmes.

— A combien les évaluez-vous ?

— Je compte : pour mon cheval (nourriture, ferrure, litière), deux francs cinquante par jour ; pour l'usure de la bête, du harnais et de la charrette, cinquante centimes, soit quatre-vingt-dix francs par mois ; pour le loyer de l'écurie et de la remise, vingt francs ; pour mon logement, vingt-cinq francs ; pour nos faux frais, mauvaises payes, *rawettes* (1), vingt francs. Mensuellement mes débours sont donc de cent cinquante-cinq francs et, annuellement, de mille huit cent soixante francs.

» Ma patente est peu de chose. Je paye : deux francs soixante-dix à l'Etat, six francs à la Ville et dix francs pour mon cheval.

» Comptez, en chiffres ronds, mille neuf cents francs.

— Vous calculez comme un notaire.

» Et le revenu ?

— Admettons six bons mois et six mauvais.

» A dix-huit francs par jour, cela nous donne, pour six mois,  $18 \times 30 \times 6 = 3240$  francs. Les autres six mois, à six francs par jour,  $6 \times 30 \times 16 = 1080$  francs. Au total : 4320 francs.

— En déduisant de cette somme les frais chiffrés : mille neuf cents francs, il vous reste deux mille quatre cent vingt francs, pour la nourriture et l'habillement. Vous pourriez servir votre clientèle plus consciencieusement. Avez-vous jamais pensé que vous fournissez surtout de pauvres gens, des ménages ouvriers et que vous prélevez sur eux une dîme excessive ?

— Ils n'ont qu'à faire comme moi. Qu'ils aillent chercher

(1) Marchandises données par surcroît.



leur charbon eux-mêmes. Toute peine mérite salaire. Je les fournis à domicile, et ainsi ils n'ont pas de salaires perdus.

— Mais, encore, le jour où ils verront clair, il leur sera bien facile de se passer de vos services.

— Comment cela ?

— C'est bien simple. Il leur suffirait d'acheter le charbon en commun.

— Si vous croyez que l'on n'a pas essayé de ce système-là.

— Et cela n'a pas réussi ?

— Attendez. Les « Saint-Vincent<sup>(1)</sup> » de ma paroisse achètent, tous les hivers, une ou deux voitures de charbon par mois. La voiture contient dix-huit hectolitres de charbon. On avertit les patronnés de se trouver à l'endroit où se décharge la voiture. Chacune des familles est munie d'un ou de plusieurs bons. Un des patronnés, sous la surveillance de deux « Messieurs de Saint-Vincent », emplit une manne d'environ cinquante kilos. Chacun en reçoit autant qu'il a de bons.

— Et comment emportent-ils ce charbon ?

— Ceux qui n'ont qu'un bon, se munissent d'un sac qu'ils chargent sur leurs épaules. Les autres viennent avec des brouettes. Les plus intelligents s'entendent pour louer une petite charrette à bras et font leur transport en commun.

— Vous le voyez, il suffirait de généraliser le procédé.

— Oui, en théorie, il suffirait. En pratique, « il y a de l'a dire et de la différence ». Cela, voyez-vous, c'est bon quand il s'agit de charbon donné ; il n'en va pas de même lorsqu'il faut acheter.

— C'est tout aussi simple.

— Pas du tout. Ici on a échoué en plein. « Saint-Vincent » avait loué une cave ; on y amenait le charbon. Seulement

---

(1) Les conférences de Saint-Vincent de Paul.

le plus difficile restait à faire : il fallait l'en extraire. On vendait, naturellement, le charbon au prix coûtant. Mais il eût fallu quelqu'un en permanence pour surveiller l'enlèvement et toucher le prix de la marchandise.

— Et si l'on avait fixé une heure, la même pour tous ?

— Ce n'est pas possible. Les femmes ont leur ménage à ranger ; il faut habiller les enfants et les conduire à l'école. Certaines « font des quartiers ou des demi-journées » ; d'autres, dont le mari est armurier, vont « charger chez les fabricants » ou reportent l'ouvrage achevé. Bref, on a dû y renoncer.

— Elles vont bien cependant chercher le charbon de la conférence.

— Sans doute, parce qu'il ne coûte rien. Dès que l'on paye, on veut être servi.

— Et si plusieurs ménages se concertaient pour acheter, en commun, un tombereau de charbon ?

— Il leur faudrait d'abord s'entendre ! « Ils ne peuvent pas se sentir ». Ils sont d'une jalousie ! Ils s'envient mutuellement et croiraient toujours qu'on cherche à les tromper.

— C'est bien triste.

— Que voulez-vous ? « C'est la vie ! » « Saint-Vincent » a encore tenté une dernière expérience. Le Président m'a fait appeler et m'a proposé d'approvisionner, à domicile, les familles des patronnés en échange de bons payables par la Conférence. On m'offrait de me payer le seau à vingt centimes. J'ai soumis la proposition à ma femme...

— Qui l'a repoussée.

— Evidemment.

— Avez-vous des enfants ?

— Non, et oui.

?...



— Nous n'avons pas d'enfant, mais ma femme en a recueilli quatre.

— Quatre enfants, qu'elle veut élever ?

— Provisoirement. Il y a trois semaines, la « femme d'en haut » a eu son quatrième bébé, à la Maternité ; elle y est toujours et n'en sortira que les « pieds devant ». « Elle en a tant vu », cette malheureuse ! Elle est « tombée » sur un mari qui ne vaut pas encore la corde pour le pendre. Elle faisait ce qu'elle pouvait. Tout l'hiver, elle est allée vendre des « côte à peures (1) ». Dans les derniers temps, elle était incapable de travailler. Ma femme rangeait son ménage, débarbouillait les enfants, leur portait un bol de bouillon ou de soupe et une petite douceur à la mère.

— C'est bien, ce que votre femme a fait là.

— Elle n'a fait que son devoir. Dans le peuple, on se chamaille, on s'injurie, on se donne même, à l'occasion, « une bonne peignée » ; mais quand il arrive du « guignon » à quelqu'un, tout le monde est là, aussi longtemps que c'est nécessaire, et rien n'est « trop chaud ni trop pesant ».

— C'est la charité chrétienne qui inspire ces sentiments.

— Il y a huit jours, le père a touché quatre-vingts francs, et... il est parti. Ma femme avait déjà le petit dernier qu'elle élève au biberon ; « elle se fait si bien » ; on l'a pesée hier : elle avait gagné deux cent vingt grammes sur huit jours.

— Pauvre petiote !

— Ma femme « a ramassé » les trois autres, en attendant, car nous ne pourrions assumer le loyer de leur chambre.

» La pauvre mère n'a pas conscience de son état, et lorsque ma femme lui a conduit ses enfants, avant-hier, elle

---

(1) Poires cuites au four et dont la vente donne lieu à un petit métier très suivi.

formait les projets les plus riants. On lui a caché la fugue de son mari.

— Qu'est-il devenu ?

— Qui le saurait ? Il est retourné dans le pays flamand, d'où il n'aurait jamais dû sortir.

» Ma femme « a été au commissaire » ; on a prévenu la famille de la femme, et l'on avisera.

— Dieu vous tiendra compte de votre bonne action, Lambert. Je vois que votre femme gagne à être connue.

— Elle est « aussi bonne que le pain qu'elle mange ».

— Si vous n'avez pas charge de famille, vous pouvez économiser quelque argent et, qui sait ? peut-être un jour faire construire une jolie maison, grâce au concours du Comité de patronage des habitations ouvrières.

— Ah ! Monsieur Banneux, « dans notre genre d'ouvriers », on ne se fera jamais riche ; il faudrait trop d'argent. Et, ma foi, s'il faut se priver de tout, autant vaut mourir.

— Lambert, Franklin a dit que vingt ans et vingt francs ne dureraient pas toujours.

— C'est vrai.

— Vous pourriez économiser quelques sous par jour. En les versant, par l'intermédiaire d'une mutualité, à la Caisse générale d'Épargne et de Retraite, vous arriveriez à vous constituer, ainsi qu'à votre femme, une pension et une assurance-vie.

— Je sais bien, notre vicaire m'en a déjà parlé. Mais, c'est comme je lui ai dit : Si je meurs jeune, je n'ai pas besoin de tout cela ; si je vis vieux, j'irai « aux vieux hommes » avec ma femme.

» Et puis, où voulez-vous aller chercher l'argent ?

— Pardi ! Vous en gagnez assez.

— Ne faut-il pas que je m'amuse ? « Je fais dans les



pigeons ». L'été dernier, « j'ai mal réussi ». J'avais un beau pigeon, un bleu écaillé de trois ans. Je l'avais essayé à différentes étapes, et toujours il était revenu dans les premiers. Mais on ne l'engageait que pour de petites sommes.

— C'était plus prudent.

— Sans doute. Mais comme il revenait si bien, ma femme me conseille de le « charger ». Avec quelques amis, nous le « mettons à tout » et nous le « doublons » de tous côtés. Pour notre part, nous avons bien « trois cents francs dessus ». Les autres avaient au moins la même somme, et cette fois, le pigeon est revenu après la deuxième estafette !

— C'est une bonne leçon.

— On n'en profite pas. Je fréquente aussi les jeux de quilles.

— Une partie de quilles, entre amis, est un délassement agréable.

— Assurément. Mais ce sont les paris. Samedi dernier, c'était quinzaine dans les charbonnages. On a joué pendant toute la nuit, et l'un des parieurs avait gagné mille cent cinquante francs.

— Que fait-on, ici, de la loi sur les jeux ?

— Ce que l'on en fait ailleurs. Les lois, voyez-vous, c'est partout la même chose. Je suis pêcheur. Nos filets, à nous, retiennent le gros poisson et laissent filer le petit. Les lois sont faites de telle façon que les gros échappent et que les petits sont « vus par la culasse », comme on dit au régiment.

» Quand on attrape des gosses qui jouent aux cartes, sur le trottoir, l'agent s'amène et instrumente ; lorsqu'il s'agit des jeux des « gros menheers », cela « passe au bleu ».

— Comment pouvez-vous parler ainsi ?

— Tenez, au début, je fréquentais le champ de courses. J'avais connu un gamin de seize ans, dont les parents étaient voisins des miens. C'était un de ces « crapauds » bons à tout

et propres à rien. Il est devenu jockey, et c'est lui qui me donnait les tuyaux. J'avais beau prendre le cheval, gagnant ou placé, « j'étais refait dans les grands prix ». Si vous saviez tout ce qui se passe là dedans !

— Le plus sage était de ne pas s'y aventurer.

— Tel était aussi l'avis de ma femme, mais elle ne m'en a rien dit. Elle est tout de même arrivée, en douceur, à me sortir du guépier.

— Comment cela ?

— Oh ! c'est bien simple. On court les pigeons, en été.

— Oui.

— Eh bien, je suis un fervent de la gaule, je vous l'ai dit. Le dimanche matin, ma femme m'emmenait avec elle à la première messe. Après déjeuner, je soignais mon cheval, j'astiquais mes harnais, je lavais ma charrette et je préparais la pitance de midi. Ma femme avait chargé un voisin de la donner au cheval. Elle me demanda de prendre avec elle le train de dix heures, sous prétexte d'aller pêcher, et ainsi je me suis déshabitué des pigeons.

— Elle vous a rendu là un fier service.

— Et, par la même occasion, j'évitais, l'après-midi, d'aller au champ de courses.

— C'était bien imaginé.

— Ce n'est pas tout. Quand je vous disais qu'elles ont tous les tours !

— Voyons.

— En octobre, quand le temps fraîchissait et que la pêche n'offrait plus le même attrait, je restais le matin à la maison, puisque les concours de pigeons étaient terminés. Le champ de courses, lui, fonctionnait encore.

— Et il vous tentait ?

— Ma foi, oui. J'aime beaucoup les chevaux, et cela



m'intéressait de les voir courir. J'allais les examiner avant la course. Ce n'était pour moi qu'un jeu de reconnaître le meilleur cheval de l'écurie.

« Encore treize fois » je me suis dit que si j'étais, moi, le jockey de tel ou tel cheval, j'arriverais au poteau, « les deux mains dans les poches ». Ah ! ouiche ! Tout cela, voyez-vous, « c'est des blagues ».

— Cela ne vous empêchait pas de parier... et de perdre !

— Comme tout le monde.

» Alors ma femme prit goût au théâtre, elle qui n'y avait jamais mis les pieds. Elle s'est dit : « Au plus grand feu, l'eau ». Nous allions au théâtre, en matinée, le dimanche à deux heures ; nous en sortions vers cinq heures et demie. Place du Marché, nous mangions une portion de moules et de frites, avec un verre de saison. Nous faisons un tour en ville et nous allions au Royal, ou chez Ruth, de sept heures et demie à minuit.

— Et le tour était joué.

— Je ne m'en repens pas.

— Je vous en félicite, Lambert.

» Je suis très heureux de vous avoir revu.

» Vous présenterez mes hommages à votre femme que je regrette de ne pas connaître.

— Je n'y manquerai point. « Agréez de sa part ... » Mais si vous veniez chez nous ?

— Je ne le puis, on m'attend.

— Moi aussi. C'est ce soir la veille de Noël et nous avons du monde.

— Vous avez invité vos amis au réveillon ?

— Pas grand monde : mes parents, ceux de ma femme et quelques amis.

— On ne s'ennuiera pas !

— Je l'espère bien. Ma femme fera des bouquettes; pas de celles « cuites à un côté ». Elle fait cela « à l'idée ». On jouera une partie de cartes, à « matche ».

— Je connais.

— Ensuite, quand viendra minuit, nous chanterons les airs de Noël. Ah! si vous pouviez venir. Rien ne vaut les noëls wallons. Je les sais tous.

— Et avec votre belle voix de baryton...

— « On fait ce qu'on peut et pas ce qu'on veut. » En tout cas, je chante : « Minuit, chrétiens », qu'il « n'y a personne à me le prendre. »

— Je n'en doute pas.

— A minuit, bien que cela soit strictement défendu et réprimé, je tire six coups de revolver en l'honneur de la Naisance.

— Et la police?

— On est aux aguets. Les camarades surveillent la rue; quand ils ont donné leur coup de sifflet, pan! pan! pan! Ça y est, et je suis content.

— On assiste ensuite à la messe?

— En famille, et après l'on revient manger le lapin traditionnel.

— Qui vaut bien l'oie, sûrement.

— Vous m'en direz des nouvelles. Je vous retiens pour l'an prochain.

— Entendu. Si j'en ai le loisir, j'irai même demain vous voir et nous recauserons de tout ceci.

— Ma femme sera bien aise. « Vous reconnaîtrez bien ma maison; j'ai mon nom au-dessus de la porte. »

— Au revoir Lambert.

— Monsieur Banneux, « c'est comme nous avons dit ». Je suis bien content d'avoir bu la goutte avec vous. « Je m'en



r'vais, reute à balle (1) ». Mes compliments à « toute la maison ».

Et Lambert s'éloigne à grandes enjambées, en se retournant plusieurs fois pour m'adresser des sourires et des gestes d'adieu.

La nuit est venue. Les rumeurs de la ville m'enveloppent d'une musique chantante, comme d'une ruche dont le travail se ralentit. Il fait bon. Je renifle dans l'air d'alléchantes odeurs de crêpes roussies et de boudins noirs. C'est Noël. Et je m'en vais, songeur, vers la maison hospitalière où l'on m'attend, où m'attendent les crêpes, les boudins et le bourgogne, où m'attend la bonne et vieille amitié.

— Ha ! ha ! Lambert ! Ta goutte m'a donné de l'appétit.



---

(1) Je rentre, droit comme une balle.

Première Série



# L'ÂME DES HUMBLÉS

PAR

LOUIS BANNEUX

---

PRÉFACE de H. CARTON de WIART



Croquis d'Aug. Donnay



- - - TAMINES - - -  
- DUCULOT-ROULIN -  
- - - ÉDITEUR - - -  
- - - BRUXELLES - - -  
- J. LEBÈGUE & Cie -  
- RUE DE LA MADELEINE, 46 -



# TABLE DES MATIÈRES

---

	Pages
PRÉFACE . . . . .	IX
I. — LE FACTEUR RURAL. . . . .	7
II. — LES MARCHANDS DE SABLE. . . . .	19
III. — LE MARCHAND DES QUATRE-SAISONS. . . . .	39
IV. — LES BOTTERESSES . . . . .	51
V. — LE CANTONNIER ARDENNAIS. . . . .	67
VI. — L'AIGUISEUR DE SCIES . . . . .	77
VII. — NOS CHIFFONNIERS . . . . .	89
VIII. — LE BATELIER . . . . .	107
IX. — LE CANTONNIER BRUXELLOIS . . . . .	131
X. — LE MARCHAND DE CHARBON . . . . .	139
XI. — L'ECLUSIER . . . . .	173
XII. — LE GARDE FORESTIER. . . . .	191

